

V. Occuper son « temps libre » en milieu rural

Dans un contexte où les ouvriers et les employés se sont rapprochés des autres classes sociales en termes de conquête du temps libre (Siblot *et al.*, 2015), les modes de vie, les valeurs et les loisirs tendent aussi à s'homogénéiser entre jeunes urbains et jeunes ruraux (Coquard, 2015). Pour autant, les récits des jeunes femmes rencontrées mettent en évidence combien vivre sa jeunesse hors des grandes zones urbaines comprend de spécificités, y compris en matière d'activités de loisirs. Nombreuses sont celles qui insistent sur leur sentiment d'être moins considérées que les jeunes des villes... Elles nourrissent un sentiment de relégation sociale dû notamment à leur difficulté d'accès aux loisirs juvéniles médiatisés qui participent à l'identification d'une « culture jeune » et soulignent l'appartenance générationnelle. Pour autant, les entretiens menés avec les jeunes femmes de milieu populaire et habitant en zone rurale mettent en évidence la diversité des expériences juvéniles, y compris dans leurs pratiques culturelles, cela en raison des effets de la fragmentation des parcours scolaires (et ses conséquences sur l'insertion professionnelle) et des inégalités socioéconomiques qui traversent une population du même âge. Les travaux sur les pratiques culturelles juvéniles aujourd'hui soulignent d'ailleurs combien, dans l'explication de la fragmentation des univers culturels, le mode de vie prime sur les distinctions liées au diplôme. Les jeunes femmes sont socialisées *au* et *par* le jugement et le regard des autres, qui est d'autant plus fort dans un espace social restreint où « tout le monde se connaît » et « tout le monde sait tout ». Leurs activités de loisirs, leurs sorties sont connues et sont soumises au regard réprobateur du groupe de pairs et des adultes quand elles s'écartent de l'ordre de genre. Entre 15 et 25 ans, dans leur prise d'autonomie elles doivent avant tout montrer leur maîtrise des codes comportementaux collectifs. Dans ce contexte, plusieurs recherches portant sur le temps hors travail et les loisirs mettent en évidence l'exclusion relative des femmes, et en particulier des jeunes femmes, à la fois des sociabilités des cafés, du football ou encore des clubs de chasse/pêche. Qu'en est-il des femmes rencontrées au cours de notre enquête ? Nous nous proposons, dans cette partie, de rendre compte des manières qu'ont les jeunes femmes d'occuper leur temps libre, de pratiquer des loisirs extérieurs au regard de leur investissement dans la sphère domestique et de leur aspiration à la ville.

1. « Ici, il n'y a rien à faire pour les jeunes » : des loisirs contraints par une faible mobilité

La nature : un idéal pour l'enfance qui ne suffit plus dans la jeunesse

La description d'une enfance que les jeunes femmes perçoivent comme privilégiée par rapport aux enfants qui grandissent en milieu urbain construit un sentiment d'appartenance et de proximité entre elles, avec un « nous » fort et valorisant d'avoir grandi en milieu rural. Une majorité d'entre elles décrivent la campagne et, plus largement, le milieu rural comme un « beau cadre pour grandir comme enfant » ; elles sont nombreuses à décrire le sentiment de liberté et de sécurité éprouvé à grandir dans

un espace où tout le monde se connaît, « avec de l'espace, de la nature ». En regard de leurs représentations de la jeunesse urbaine, elles insistent sur le fait qu'elles ont pu jouer librement dehors avec les autres enfants et faire du vélo dans la nature. Plusieurs d'entre elles ont été scolarisées dans des classes multiniveaux, certaines en classe unique, ce qui a pour effet de rapprocher les enfants d'une même génération, qui fréquentent tous la même classe jusqu'au collège. Le revers de cette forte interconnaissance est toutefois que les « embrouilles » et stigmatisations suivent les jeunes femmes marginalisées tout au long de leur scolarité.

Cette enfance idéalisée, décrite parfois avec une certaine nostalgie, a toutefois ses limites, car elle ne facilite pas l'entrée dans l'adolescence et l'âge adulte. C'est ce que raconte Stéphanie, 22 ans qui a grandi dans un appartement en ville (à Aix-en-Provence), puis dont les parents ont déménagé, lorsqu'elle est entrée en CM2, dans un petit village (< 600 habitants) dans le massif de la Chartreuse.

« Aix c'était plus la ville et j'étais plus petite donc... Disons qu'il aurait fallu inverser, que j'habite d'abord ici jusqu'à l'âge de mes 10 ans, et puis en ville plus tard, parce que du coup j'étais petite, j'étais en ville je n'avais pas trop l'utilité d'être en ville en fait, et puis là d'habiter ici alors que j'ai 22 ans et puis il y a pas grand-chose. » [Stéphanie, 22 ans, peintre en bâtiment.]

Ce qui constituait une plus-value à la fin de l'enfance dans ce petit village de montagne avec ses parents (la tranquillité) devient un poids et s'appelle l'ennui à l'adolescence. La plupart de celles qui ont toujours vécu en milieu rural le caractérisent par le « vide », le fait qu'il n'y ait « rien », « rien à faire », ou encore « rien pour les jeunes », comme le dit Sandra lors d'un entretien collectif. Elle explique ainsi d'ailleurs les « bêtises » des garçons de la semaine passée, dont tout le monde parle dans le village : si ces derniers dégradent les équipements publics, c'est par ennui.

« Franchement s'ils mettraient plus de trucs pour les jeunes, il y aurait moins de poubelles brûlées, il y aurait moins de panneaux cassés. [...] S'ils font tout ça, c'est parce qu'ils s'ennuient. Les gars ils sont là, ils boient, après j'ai déjà vu faire, vous voyez, c'est pour ça je dis ça, il y en a qui boient, et dès qu'ils sont bourrés ils pètent tout. Ils boient parce qu'ils s'ennuient déjà. Alors que s'il y avait plus d'occupations, il y aurait déjà moins de gens qui boient, ils fumeraient peut-être moins. Il y aurait je sais pas, même un petit MacDo, je sais pas, un truc comme ça, un petit truc quoi qui... Je sais pas ce qui est idéal, parce que chacun il aime... Déjà un kebab c'est l'essentiel, c'est mieux. Ici on paye des pizzas, elles sont à 15 euros. Enfin, je sais pas moi, je trouve c'est... » [Entretien collectif, extrait de Sandra, 18 ans.]

La description de leur environnement par l'absence est fréquente, elles insistent sur les manques avec lesquels elles doivent composer au quotidien. Qu'elles aient ou non déjà vécu en ville, les jeunes femmes sont nombreuses à insister sur le fait qu'il n'y a « personne » : c'est-à-dire peu ou pas de jeunes de leur âge, « il y a seulement des personnes âgées ». Angélique (père : ouvrier en intérim à l'usine, mère au foyer) a grandi successivement dans des villages de 250 à 1500 habitants dans l'intérieur des terres de la communauté de communes Presqu'île-Aulne maritime d'où est originaire sa mère puis, vers ses 14 ans, sa famille a déménagé en Chartreuse sur les terres de la famille de son père, dans un village de 450 habitants où nous la rencontrons. Se plaçant en experte du milieu rural en raison des 12 déménagements qu'elle a vécus depuis son enfance, que ce soit en Finistère ou en Chartreuse, elle pointe l'absence de jeunes dans tous les villages.

« J'ai jamais rencontré personne de mon âge en 10 ans à Pl. que des personnes âgées [...] des jeunes y a pas, ils partent tous sur Quimper, Douarnenez. Après je connais des jeunes avec mon boulot mais... pas plus que ça. » [Angélique, 18 ans, ATSEM contractuelle.]

Cette absence de jeunes sur le territoire remarquée par les jeunes femmes justifie, d'après elles, le manque d'activités, de lieux, d'espaces pour la population de leur âge.

Le bourg et ses magasins qui « servent à rien »

Lorsqu'il reste dans les centres-bourgs des magasins et autres lieux de consommation, ces derniers ne leur conviennent pas : « c'est pour les vieux » ou encore « c'est pour les parents », déclarent-elles. Un petit groupe de filles dira d'ailleurs que ces magasins (caviste, fleuriste, coiffeurs, magasins de souvenirs) ne « servent à rien ». C'est ce qu'expliquent trois jeunes femmes à qui l'on demande au cours une discussion collective ce qu'elles souhaiteraient changer dans la ville principale qu'elles fréquentent, où elles vont au collège (4500 habitants) et au centre d'animation – si elles étaient à la place d'un décideur politique.

Enquêteur : Si vous étiez maire qu'est-ce que vous feriez ?

F1 : Han !!! Mettre un Macdo. Un Macdo et des magasins.

F2 : Et pas mettre des trucs inutiles, genre je sais pas, là y a un nouveau magasin qui a ouvert, c'est quoi ? Une cave à vin, mais qu'est-ce qu'on s'en fout, franchement !

F1 : Ah oui, à côté du kebab

F3 : Pff... ça sert à rien !

F2 : Voilà, genre le kebab ça a été le meilleur truc qui est arrivé ici quoi !

F3 : C'est comme là, dans le centre ville, y a trois ou quatre coiffeurs.

F1 : C'est inutile.

F3 : Et y a... quatre fleuristes

F1 : Non, mais y a des magasins qui sont ouverts, on sait même pas c'est quoi. Y a un magasin de ski mais personne y va enfin...

F3 : Enfin si, l'hiver.

F2 : Mais non, même l'hiver hein, en plus il est cher.

F1 : Et y a un magasin, ils vendent des cailloux (rires) !

F3 : Des pierres précieuses... et « Brigitte boutique » merci, mais voilà quoi ! (rires collectifs) C'est un magasin de vêtement, mais autant nous faire un Jennifer

F2 : Ah ouais, voilà quoi. Jennifer, Bershka, Pool and Bear,

F2 : Ouais, tous les trucs qu'y a à Grenoble hein. On demande pas la lune hein ! Même genre, style un style de la Halle ou un truc comme ça. Parce que quand on veut un truc, on est toujours obligées d'aller dans une ville...

F3 : T'enlèves deux coiffeurs, tu casses le mur et tu te fais un grand magasin, voilà ! Tu prends le bureau de tabac, à côté, t'as le truc de chaussures, les chaussures elles sont trop moches, elles servent à rien et, à côté, t'as le truc de pierres précieuses. Tu casses tout et tu fais un grand magasin, voilà : maire de SL direct ! (rires) » [Entretien collectif avec trois jeunes femmes âgées de 14-15 ans, centre d'animation de SL.]

La description des lieux de consommation de la petite ville est aux antipodes de la culture jeune : à l'image des autres jeunes femmes rencontrées, ces trois filles regrettent ne pas pouvoir y trouver des vêtements « stylés », « à la mode d'aujourd'hui » à prix abordable. Outre les magasins, les jeunes femmes évoquent aussi les lieux de sortie potentielle et décrivent combien les cafés-bars-tabacs des villages sont accaparés par les « anciens » et les hommes, si bien qu'elles n'y ont pas leur place, reprenant à leur compte la figure repoussoir de l'alcoolique pilier de bar.

« Un endroit pour boire un coup ? J'ai beau chercher maintenant que tu le demandes je vois pas trop... Parce que toi t'as vu le bar du centre, mais là t'y vas pas en fait ici ! T'y vas pas genre avec tes copines et pas quand t'es ado ! Y'a des piliers de bar, les gars ils sont là parce qu'ils ont rien à faire dans leur vie. Ça fait parler après si tu y vas. Moi j'y vais pas... À la limite, je préfère aller au bar de Ct avec des copains.

Comme y'a plus de passage, c'est moins... moins... Je sais pas y'a pas la même pression quoi. [...] Mais quand même le mieux c'est la ville (rires). » [Maëlle, 23 ans, aide soignante en EHPAD.]

Les bars des villages, disposant trop peu souvent de terrasses aménagées, sont à l'opposé des lieux « jeunes » représentés dans les séries télé américaines : des lieux confortables (avec des canapés) où l'on peut consommer des boissons « jolies », sucrées et personnalisables « en écoutant de la musique de jeunes » et avec une connexion à internet. L'entrée dans l'âge adulte va marquer l'accès à ces lieux, notamment parce qu'elles vont davantage fréquenter des villes un peu plus grandes et se rendre un peu plus fréquemment dans les métropoles des alentours où les chaînes de restauration rapide proposent ce type d'espaces : « Même si c'est cher, là-bas, on peut rester des heures comme ça couchées dans les canap' ils disent rien. » Dans l'un des territoires, le succès du fast-food local auprès des 15-20 ans surtout vient satisfaire leurs attentes qui sont de pouvoir consommer, comme les jeunes des villes, des burgers et des frites, avec des sodas et des muffins ! Situé hors du centre bourg à proximité du collège et en face du supermarché discount de la petite ville, le fast-food bénéficie d'une terrasse et d'un emplacement qui permet un entre-soi juvénile des filles comme des garçons.

Mais dans l'ensemble, c'est l'absence de ces lieux qui contribue au sentiment de marginalisation : ne pas avoir de place au village et être maintenues à l'écart de la modernité. Il est d'autant plus fortement exprimé lorsque les jeunes femmes vivent dans des territoires à faible capital touristique et non reconnus pour leurs spécificités. Dans les hameaux des Entremonts ou de la Presqu'île de Crozon, le manque d'activité ou de lieux pour les jeunes est mis en balance avec la beauté du paysage et la saisonnalité des actions en direction du tourisme qui dynamisent la zone. Dans les villes et villages du bas de vallée ou de l'arrière-pays, comme dans les Ardennes ou le pays de Gâtine, aucune attractivité ne vient compenser le manque d'activités. Percevoir son environnement comme « beau » ou « moche » est lié à l'animation, aux opportunités, au sentiment d'y être ou non enfermé. Transversaux à toutes les sphères de la vie, les déplacements, tout au long de la journée, sont au cœur des problématiques rencontrées par les jeunes, et plus encore par les jeunes femmes. Derrière l'expression largement entendue « ici on ne peut rien faire » se cache à la fois la faiblesse de l'offre d'activités disponibles et le fait de « ne pas pouvoir bouger ». Dès l'adolescence, le manque de transports en commun est critique alors que tout demande de se déplacer : les cours, les activités de loisirs, les ami-e-s qui ne sont plus seulement les voisin-e-s du village... Or, les jeunes femmes n'ont pas toujours les moyens matériels et financiers pour organiser des « virées » les unes chez les autres au fur et à mesure que leur réseau de sociabilités s'étend.

« Faire avec » : des ruses en attendant le permis de conduire

L'entrée dans l'adolescence, l'éloignement des services publics et des lieux d'enseignements ou de loisirs contraint les jeunes à bouger quotidiennement. Malgré les représentations collectives qui pèsent sur elles, les jeunes femmes de classe populaire vivant en milieu rural font preuve de davantage de mobilité qu'elles ne le disent. Sans parler d'indépendance, l'entrée au collège constitue pour celles qui ne vivent pas dans la petite ville où il est situé la première expérience d'autonomie. Puis, au fil des expériences, on verra dans leur parcours que les « galères » de transport les amènent à composer et à ruser, malgré les interdictions parentales et les prescriptions du groupe de pairs, car même si l'offre de transport est inégale dans les quatre territoires, elle est partout trop peu fréquente (on l'a vu dans la partie de notre rapport consacrée au travail). Par exemple, un seul bus relie la presqu'île de Crozon à


Brest, un autre à Quimper et dans l'intercommunalité, il n'y a pas de navette reliant les différentes petites villes (le tarif est d'ailleurs le même quelle que soit la longueur du trajet : qu'elles aillent jusqu'à Brest ou qu'elles aillent dans le bourg d'à côté). Dans les Entremonts, une seule ligne descend de Saint-Pierre d'Entremont à Chambéry. Dans les Ardennes, une ligne de bus relie Revin à Charleville, mais elle ne va pas plus loin dans la vallée. Elie, 19 ans vit dans une petite ville (< 3 000 habitants) dans les Ardennes. Elle est inscrite dans le dispositif de la garantie jeunes en attendant de décrocher un contrat d'agent de propreté des locaux. Ses parents n'ont pas ni voiture ni permis de conduire (sa mère est handicapée et vient d'obtenir un diplôme d'aide-soignante ; son père est retraité) ; pour les magasins, ils vont au mieux dans la petite ville située à 15 minutes en voiture, une demi-heure en car (le trajet coûte 2,70 €), Elie a donc toujours dû se « débrouiller avec les bus ». Quand sa mère réussit à trouver une mission d'intérim d'aide-soignante pendant une semaine à Charleville-Mézières, Elie doit l'aider pour comprendre la carte des bus, les arrêts, les tarifs.


« Là elle [sa mère] est contente parce qu'elle va travailler pendant une semaine à Charleville. Elle m'a demandé les horaires de bus.

- Et elle va y aller en bus ?

- Quand elle commence à 14 h ou un truc comme ça, elle monte en bus le matin, et après, si c'est vraiment tard le soir, on demande une voiture, ou tôt le matin à 6 h quoi, parce que le matin, il y a pas de bus, c'est 7 h 05 du matin. Je connais le bus. Des fois elle me dit : "Tu retiens pas les leçons mais tu retiens les horaires de bus !" » [Elie, 19 ans, dispositif garantie jeunes.]

EXEMPLE DE CIRCULATION DES CARS ENTRE CAMARET ET BREST EN PERIODE SCOLAIRE DITE « HIVER »

Camaret - Brest 					
Jours de circulation période scolaire	L	LMMe JV	Me S	LM JV	D&F
Jours de circulation période de vacances scolaires		LMMe JV	Me S	LM JV	D&F
Renvois à consulter	2	1	3		
CAMARET SUR MER, Port	06:00	07:00	(L 37) 12:30	15:50	17:40
ROSCANVEL, Place de la Poste	TAD	06:50	12:20	15:40	
MORGAT, Place d'Ys	TAD	06:55	12:25	15:45	
MORGAT, Piscine	TAD	06:58	12:28	15:48	
CROZON, Gare SNCF	06:10	07:10	12:40	16:00	17:50
CROZON, Rue du Moulin du Chat		07:07			
LANVÉOC, Le Fret Poteau	06:14	Taxi	07:10	12:49	16:04 17:55
LANVÉOC, Rue de l'Aviation	06:18	Taxi	07:14	12:53	16:07 17:58
CROZON, Tal ar groas - Route de Crozon		07:20			
CROZON, Tal ar groas - Route de Lanvéoc	06:23		12:58	16:11	18:02
TELGRUC-SUR-MER, Bourg	06:29	07:14	13:04	16:16	18:05
TELGRUC-SUR-MER, Gare d'Argol	06:32	Taxi	07:18	13:09	16:21 18:08
ARGOL, Bourg	06:35	Taxi	07:21	13:13	16:25 18:12
LANDEVENNEC, Mairie / Abbaye	TAD	07:15	13:01	16:15	
TELGRUC-SUR-MER, Les Quatre Chemins - Route de Crozon	06:38	07:26	13:16	16:28	18:18
ROSNOEN, Centre	TAD	07:40	13:26	16:40	
LE FAOU, Centre	06:52	07:40	13:30	16:42	18:32
BREST, Gare Routière SNCF	07:25	08:20	14:00	17:12	19:02

 Service accessible aux personnes à mobilité réduite.
ATTENTION pour les personnes en fauteuil, RÉSERVATION impérative au 02 98 90 88 89 la veille avant 17h00 ou le vendredi avant 17h00 pour les services du samedi et du lundi

TAD : Transport à la demande : service assuré sur réservation téléphonique au 02 98 90 88 89 au plus tard la veille avant 17h00 et le vendredi pour les services du samedi et du lundi.

Taxi: Argol et Telgruc-sur-Mer desservis systématiquement par taxi au départ de l'arrêt Les 4 Chemins. (Pas de montée)
Lanvéoc et Le Fret desservis systématiquement par taxi au départ de l'arrêt Tal Ar Groas. (Pas de montée)

1: Arrêt Bibus desservi : La Carène. A signaler au conducteur à la montée. 2: Circule les lundis scolaires (peut être supprimé certains jours en fonction du calendrier scolaire. Informations sur www.iaoo29.fr) 3: A Camaret prendre le car de la ligne 37 à destination de Crozon gare SNCF.

Aucun car du réseau BreizhGo ne circule les 25 décembre, 1^{er} janvier et 1^{er} mai.

EXEMPLE DE CIRCULATION DES CARS ENTRE BRESSUIRE ET PARTHENAY LES WEEK-ENDS ET PENDANT LES VACANCES SCOLAIRES

La semaine en vacances scolaires						Le week-end toute l'année				
Jours de circulation :		300414	300415	200375	200380	200379	300416	300418	200393	200332
du lundi au vendredi						samedi		dimanche		
Jours fériés : se reporter au dimanche										
Notes à consulter		2								
Bressuire	Gare SNCF	06.55	07.55	12.00	17.45	18.15	08.05	12.00	17.58	17.58
Bressuire	Rue Flemming	-	-	12.02	17.50	18.20	-	12.02	18.03	18.03
Bressuire	Moulin Jacquet	06.58	07.58	12.04	17.55	18.23	08.08	12.04	18.05	18.05
Bressuire	La Grimaudière	07.00	08.00	12.06	17.57	18.25	08.11	12.06	18.08	18.08
Saint-Sauveur	Zone Artisanale	07.04	08.04	12.10	18.01	18.29	08.14	12.10	18.13	18.13
Chiché	Place Saint-Martin	07.09	08.09	12.15	18.06	18.34	08.20	12.15	18.17	18.17
Amalloux	Villeneuve	07.13	08.16	12.19	18.10	18.38	08.25	12.19	18.21	18.21
Amalloux	La Raconnière	07.17	08.20	12.23	18.13	18.42	08.29	12.23	18.24	18.24
Adilly	Les Vaux RN 149	07.20	08.23	12.26	18.16	18.45	08.32	12.26	18.27	18.27
Châtillon-sur-Thouet	Centre-bourg	07.27	08.30	12.33	18.23	18.52	08.39	12.33	18.34	18.34
Parthenay	ZAC des Loges	07.31	08.34	12.42	-	-	08.42	12.42	-	-
Parthenay	Gare routière	07.35	08.38	12.38	18.30	18.59	08.45	12.38	18.40	18.40
Les correspondances SNCF sont données à titre indicatif : se renseigner au 0 810 810 888 (prix d'un appel local)										
Correspondances RDS vers Niort		07.45	08.55	12.45	18.40		08.55	12.45	18.55	18.55
Correspondances SNCF vers Poitiers		07.45		12.45	18.48			12.45		

Informations : Les horaires sont prévisionnels et peuvent varier en fonction des conditions de circulation. Veuillez faire signe au conducteur pour solliciter l'arrêt de l'autocar.

Outre le fait qu'il faille se rendre dans une gare souvent éloignée pour prendre les lignes de TER, si les jeunes femmes disent « préférer » le car, c'est surtout parce que les trains sont trop chers, dans le Finistère, le même trajet (pour rejoindre Brest métropole) coûte 1,50 euro en car contre 8 euros en TER.

Il en découle de fortes inégalités entre les jeunes femmes avec, d'un côté, celles qui ont des parents disponibles pour faire les déplacements (« mon père il aime bien conduire, donc il peut m'emmener genre à Camaret...Crozon, Lanvéoc, Telgruc, il s'en fout quoi ») et, de l'autre, celles dont les parents ne veulent pas ou ne peuvent pas les aider (faute de temps, de budget ou encore de motivation), sans oublier celles qui ne se posent même pas la question, leurs parents n'ayant ni permis de conduire ni véhicule. Les parents qui ont le plus de ressources sont les plus disponibles et ceux des petites classes moyennes cherchent parfois à compenser l'isolement du cadre où ils font grandir leurs enfants par une grande disponibilité pour les aider à se déplacer.

« Mes parents, ils ont vraiment tout fait pour qu'on puisse... enfin que je puisse bouger. Ils essayaient de s'arranger pour que je puisse faire les choses dont j'avais envie quand même [...] Pour aller à Brest, ils bloquaient du temps pour m'amener au Faou et que je puisse prendre le bus. Ils ont toujours essayé de faire en sorte que je puisse quand même faire des choses et bouger. Même les vacances, leurs jours de congés. » [Elodie, 21 ans, animatrice et étudiante en BTS.]

« Ça les embête un peu de savoir qu'ici y a rien à faire, donc si je peux aller voir mes amis, ça les dérange pas de m'emmener. » [Mélina, 15 ans, lycéenne.]

La participation des parents et plus largement de l'entourage ne concerne pas seulement la participation financière, en particulier dans le cas de la mobilité où le capital d'autochtonie joue à plein. L'exemple de l'installation en couple des jeunes femmes met cela en évidence. Les jeunes femmes venues s'installer « chez » leur petit ami, dans sa famille, peuvent bénéficier dans les faits assez rapidement du soutien et du réseau déjà en place, trouvant rapidement une place dans les relations marquées par les dons et contre-dons localement. Celles qui emménagent « avec » leur petit ami dans leur propre appartement ou maison, plus éloignées de la parentèle, se trouvent moins mobiles et

doivent faire avec les déplacements de leur partenaire. Autrement dit, le fait d'avoir ou non des proches qui ont le temps, les moyens et qui acceptent de « faire taxi », cristallise les inégalités.

« En grandissant, ça devient plus compliqué pour sortir, pour bouger. La piscine elle est à Châteaulin. Si on n'a pas de scooter ou que les parents peuvent pas amener, ben pareil, on y va pas. Pareil, la médiathèque, on peut pas y aller à pied non plus. Plein de choses comme ça, on se retrouve assez bloqués. Brest : si les parents nous accompagnent pas... s'ils pouvaient, ils m'amenaient au Faou pour prendre le car et aller à Brest avec les copines. Si les parents sont pas disponibles, ben on bouge pas quoi, on reste là. On est bloqués. [...] C'est vrai que c'est compliqué, quand on commence à avoir envie de sortir avec ses amis, quand on habite à la campagne, c'est compliqué. » [Elodie, 21 ans, animatrice et étudiante en BTS.]

Dans tous les entretiens réalisés, ce sont en effet les parents et plus largement les familles qui deviennent « le » moyen de transport le plus utilisé, à défaut de transport autonome (la voiture) ou commun et régulier (le car). Au-delà, les filles ayant une forte popularité, qui ont des petits copains ou des amis garçons plus âgés (lesquels obtiennent plus tôt que les filles le permis de conduire et la voiture), ont plus facilement dans leur entourage des amis ayant le permis et pouvant les véhiculer. Elles s'arrangent avec les parents des unes et des autres afin de soulager un peu leurs propres parents et surtout leurs mères « La dernière fois pour aller au bowling y avait deux-trois parents qui nous ont amenées : les parents de Matéo, la mère de X aussi et la mère à Kahina », raconte Olivia. C'est ce que certaines appellent du « covoiturage », même si c'est bien loin en réalité d'un service de dépannage (parfois payant) entre inconnus qui font partiellement le même trajet. Avec l'âge toutefois, on verra qu'elles hésitent davantage à faire appel à l'entourage pour se déplacer, cherchant à la fois à éviter des formes de « redevabilité » et l'image d'assistée. Sandra, inscrite dans le dispositif de la garantie jeunes, préfère « se débrouiller » plutôt que d'appeler des amis ou de compter sur sa mère.

« J'aime pas appeler : "Ouais est-ce que tu peux me déposer là ?" J'aime pas dépendre, franchement j'aime pas trop dépendre des gens. J'aime bien me débrouiller, mais c'est vraiment si j'ai vraiment aucune solution pour y aller, si c'est urgent et tout, beh, je donne des sous parce que moi, j'aime pas monter comme ça. Si j'ai l'argent ou quoi je dis : "Beh tiens je te donne un billet et tout pour ton essence et tu me ramènes." Mais sinon, ouais, j'aime pas trop dépendre des gens. » [Sandra, 18 ans, dispositif garantie jeunes]

L'entrée dans la parentalité des jeunes femmes ne disposant pas de permis de conduire ni de véhicule constitue un frein supplémentaire à la mobilité, alors que les besoins sont décrits comme plus fréquents et « nécessaires » compte tenu de l'éloignement des médecins spécialistes, par exemple.

Le permis, la voiture... une autonomie au service du groupe

La plupart des jeunes femmes rencontrées envisagent de passer le permis et de s'acheter une voiture, mais, dans le corpus rencontré, celles qui en sont déjà munies font figure d'exceptions. Dans les relations sociales, cette exception a un prix : elles peuvent être autonomes dans leur déplacements, mais doivent souvent être « Sam », « cheffe » ou « capitaine de soirée », aller chercher les unes et ramener les autres, y compris leur petit ami.

« Les boîtes j'allais pas tant que ça. C'est une seule pote en particulier, elle, elle arrive à me trainer en boîte, sinon je suis pas spécialement... Un concert ça me suffit pour me péter les oreilles (rires). Puis généralement quand j'allais en boîte, c'est toujours moi Sam, donc je me faisais chier, je buvais pas (rires)... Mes potes bourrés, moi sobre, bon... J'étais la seule à avoir le permis. C'est lourd, pffff,

bon, ben, je suis Sam, bon ben, je vais me faire chier encore... si seulement je pouvais boire une bière ? Mais non. Trop de responsabilité. Trop dangereux. Faut ramener les autres. » [Lola, 23 ans, assistante d'éducation.]

L'obtention du permis est décrite comme une libération, synonyme de la fin des galères, et ouvre le champ des possibles pour sortir, travailler, se soigner, rendre des services, être utile. Dans le couple aussi, les jeunes femmes titulaires du permis font taxi : c'est sur elles que pèse la charge mentale de s'amuser sans boire d'alcool, elles qui sont garantes de la sobriété pour le groupe et le couple. Au sein de leur couple, elles sont d'ailleurs moins nombreuses à perdre les points de leur permis que leurs partenaires masculins.

En attendant, pour les plus jeunes comme pour les plus précaires, « c'est beaucoup à pied ». Les jeunes femmes en emploi, entrée dans la parentalité sans permis ni voiture, limitent quant à elles « les déplacements inutiles ». Une minorité d'entre elles a un deux roues et l'autostop est un mode de déplacement qui reste peu pratiqué.

« Les deux-roues, c'est pas trop pour les filles »

Face à l'absence de transports, les deux roues peuvent être un expédient. Toutefois rares sont les jeunes femmes à avoir ou à avoir eu une mobylette, une moto ou un scooter, d'abord en raison de leur sexe et d'une construction genrée du « risque » selon laquelle elles s'exposeraient davantage que les garçons (les jeunes hommes sont davantage socialisés à la conduite et à la mécanique, y compris des engins agricoles, mais aussi de la voiture familiale par leur père), ensuite en raison de leur milieu social. Dans leur « bande », on remarque que ce sont surtout les jeunes hommes dont les parents travaillent, issus de la classe populaire installée ou de la petite classe moyenne qui ont un scooter ou plus souvent une « petite 50 » (moto de 50 cm³ qui peut être conduite avec seulement un brevet de sécurité routière [BSRI]). À l'adolescence, la détention d'un véhicule à deux roues participe à la popularité des garçons dans les groupes et leur confère une place particulière, y compris dans les relations amoureuses. De même, à cet âge, avoir un copain qui a une moto ou un scooter est un gage de mobilité y compris pour les filles, comme le raconte Valériane (mère : ex-ingénieure, maire de village ; père : vacher-porcher, aujourd'hui éleveur) : empêchée d'avoir elle-même un deux roues, elle avait cependant le droit de monter à l'arrière de celui de ses copains.

« J'avais pas le droit, moi mes parents ils ont pas voulu. Donc ils acceptaient que moi je monte derrière quelqu'un, mais par contre ils voulaient pas que moi je... Mais je me suis vengée, j'ai passé le permis moto maintenant ! Ouais, j'avais toujours quelqu'un qui venait me chercher, tous les soirs quasiment. Je remontais même du collège, j'avais un pote qui venait me chercher, on allait trainer au bassin là-bas. » [Valériane, 26 ans, « patronne » de bar.]

Néanmoins, certains parents leur interdisent même de monter à l'arrière, en raison de la consommation d'alcool supposée des garçons et des risques d'accidents de la route qui y seraient liés. « Mon ex-petit copain, il venait nous voir avec son scooter. Du coup, je venais pas chez lui trop compliqué, mais lui venait », raconte Elodie. Cette disparité dans l'acquisition des deux roues socialise également les rapports de genre dans les modes de rencontre et de séduction : ce sont les garçons qui vont voir les filles, ce sont également eux qui sont les plus mobiles sur le territoire et connaissent le plus de jeunes. « J'en ai eu deux-trois [petits-copains] ils avaient des motos donc du coup ils venaient me chercher quoi, on faisait des soirées barbecue, tentes, avec d'autres collègues » se souvient Valériane. Les

jeunes femmes de Bressuire comme de Revin constatent aussi qu'autour d'elles les garçons ont plus souvent des scooters et des motos que les filles. Les représentations genrées font qu'il est attendu de ces mêmes garçons qu'ils passent leur permis de conduire, dès leurs 18 ans, et acquièrent une voiture rapidement au risque de s'installer dans une certaine forme de mobilité précaire s'ils gardent uniquement leur deux-roues. Leur mobilité serait alors forcément locale : les réservoirs des 50cm³ étant d'une capacité toute relative. Les jeunes femmes obtiennent leur permis de conduire progressivement à partir de l'âge de 18 ans et, au moment de notre enquête, toutes celles qui sont majeures, ne l'ont pas loin de là, faute de budget et de motivation.

La plupart des parents des jeunes femmes rencontrés se sont plus ou moins fortement opposés à l'acquisition, la conduite ou même le transport de leur fille sur un deux roues, avançant des arguments autour de la vitesse, de l'état des routes et des manières de conduire des autres en milieu rural. Ces mêmes arguments ne sont pas avancés avec autant de fermeté quand il s'agit des garçons (notamment pour les frères des filles, comme celles-ci le font remarquer). Une minorité d'entre eux a toutefois accepté, voire proposé, un deux-roues à leur fille ; plus souvent issus de la classe moyenne et en emploi, tout se passe comme si ces parents ne souhaitaient pas faire peser leur choix de vie à la campagne sur leur fille. C'est par exemple le cas de Eve, Chloé, Lizéa, qui ont chacune un scooter pour les petits déplacements d'un village à l'autre ou pour aller au collège. Lizéa, qui en a un depuis un mois, l'utilise surtout pour aller à Cz (5 km de chez elle), tandis que Chloé, qui l'a depuis plus longtemps, l'a « abandonné dans le garage après plusieurs accidents ».

« Un scooter ? Oui, je l'ai eu à mes 14 ans, mais il n'a pas roulé beaucoup. J'avais pas de petit boulot. J'allais à T (8 km) avec en fait, même pas à Cz (14 km). Ça duré à peu près un an... Mais il a été accidenté. J'ai eu trois accidents avec (sourire) et bon moi ça va oui, mais lui pas trop ! Le fossé quoi. » [Chloé, 21 ans, sans emploi.]

L'auto-stop un interdit de genre et de classe

Pendant l'adolescence et à l'entrée dans l'âge adulte, les jeunes femmes marchent beaucoup et déclarent pour la plupart ne jamais faire d'auto-stop. C'est d'abord un interdit de genre – en tant que fille, cela leur semble impossible –, mais aussi un interdit social – « ça ne se fait pas » – particulièrement présent dans les familles de milieux populaires. Les stratégies dissuasives collectives, présentent l'auto-stop comme une pratique dangereuse, en particulier pour les filles, puisqu'il s'agit de monter en voiture avec un·e inconnu·e. « On m'a toujours dit, quand t'es une fille, toute seule, faut mieux pas. Puis je pense que j'aurais un peu peur quand même », raconte Mélina 15 ans (père ouvrier, mère employée). Derrière cette mise en garde plane la menace de l'agression sexuelle dont elles pourraient être les victimes, mais aussi le kidnapping ou pire, le meurtre, alors que, bien moins souvent, elles redoutent le fait de monter avec quelqu'un qui n'a pas son permis de conduire. Ainsi, après qu'elle nous a expliqué toutes les difficultés des mobilités locales, quand on lui demande si elle s'est déjà déplacée en stop, Lola 23 ans (mère : assistante maternelle ; père : enseignant retraité) répond : « Jamais, j'ai trop peur. C'est pas possible pour moi. Je sais que j'ai des potes qui en font, mais moi pas possible, j'aurais trop peur de tomber sur un détraqué. » Les faits divers qui alimentent la presse locale et les histoires sur l'auto-stop et, plus largement, sur les mobilités des filles ont cette fonction-là : prévenir les comportements minoritaires, rappeler l'ordre de genre, en faisant planer une insécurité permanente sur les femmes, d'autant plus qu'elles sont jeunes. Les déplacements des filles ne sont

donc pas seulement contraints par l'offre de transports, mais également par le sentiment de sécurité ou d'insécurité dans les modes de transports accessibles comme dans les espaces qu'elles traversent (rues, bois, voie verte, etc.).

Mais la contrainte de la mobilité fait que l'auto-stop s'impose parfois aux jeunes femmes, après avoir raté le car scolaire pour revenir du collège ou du lycée, par exemple, ou pour rejoindre des amis en discothèque : dans ce cas, elles partent à deux ou trois.

Faire du stop seule est beaucoup plus rare comme l'expliquent Emeline et Cléa, toutes deux issues de classes moyennes avec des mères plus diplômées que les pères (mère profession sociales, médicale ou ingénieure, pères artisans ou éleveur). Elles décrivent avoir eu une éducation « différente des autres », « babacool ».

« Moi je me déplace en stop, et ça fait maintenant 3-4 ans que je fais du stop, ouais, j'ai commencé à 15 ans. Parce que [...] [mon beau-père] il voulait pas m'emmener à gauche à droite, donc je dis beh oui beh j'y vais toute seule, pas de soucis. [...] Pour descendre sur Chambéry, le maximum que j'ai attendu c'est 30 minutes je pense, en pleine journée, donc ça veut dire qu'il y a genre 5 voitures qui passent et c'est la 5^è qui me prend, et pour remonter, comme ils peuvent aller dans différentes directions, généralement, les voitures elles s'arrêtent et mince c'est pas la bonne, mais le maximum que j'ai fait c'est 40 minutes je crois, donc... et j'en fais souvent. » [Emeline, 18 ans, étudiante en MFR – élevage porcin.]

« La période de l'adolescence, on est un peu isolés de la ville, moi, je sais que j'aimais beaucoup Chambéry, je descendais souvent en stop à Chambéry. Ou même, j'ai eu plein d'orthodontistes ou des trucs comme ça, pour tous les rendez-vous, beh, quand les parents bossent, t'es obligée de descendre en stop quoi, parce que le bus il y en a un le matin à 6 h, il y en a peut-être un le midi... [...] donc, pour peu qu'on ait rendez-vous en milieu de matinée, on va pas prendre celui de 6 h, ou pareil, si on a rendez-vous en fin d'après-midi, on va pas prendre celui de midi parce que si on a rien à faire en bas... Du coup, ouais, beaucoup de stop. » [Cléa, 21 ans, étudiante en élevage canin.]

Elles ont toutefois conscience de braver ou d'avoir bravé un interdit de genre. « Je fais du stop mais j'ai plein d'amis qui oseraient pas faire du stop, et où les parents souhaiteraient pas qu'ils en fassent » remarque Emeline, qui se fait régulièrement rappeler à l'ordre : « Même quand je fais du stop, bon les gens ils me disent : T'es une fille, t'as pas peur de faire du stop quand t'es une fille ? »

Dans la pratique, les filles sont surtout embauchées par « les gens » qu'elles connaissent directement ou par réseau d'interconnaissances, ce qui en complique concrètement la pratique puisque les parents risquent à tout moment d'en être informés. C'est d'ailleurs grâce au stop qu'Emeline a rencontré le maire. Cette pratique en contradiction avec les interdits de genre procure un sentiment de liberté et de distinction entre celles qui en font et les autres.

Et puis d'être en Chartreuse aussi ça m'a appris à faire du stop ! Et ça c'est cool quoi. Franchement, je suis contente, parce que je sais pas si j'aurais eu les couilles de le faire si j'avais eu d'autres solutions. C'est parce que j'avais pas d'autre solution que... Et ça, ça m'a donné une liberté de fou quoi, un sentiment de liberté de fou. » [Roxane, 21 ans, « mère au foyer », 1 enfant.]

Bien que plusieurs communautés de communes des terrains enquêtés aient mis en place des systèmes d'auto-partage ou de « réseau citoyen d'auto-stop organisé », aucune des jeunes femmes rencontrées ne les a utilisés. Elles connaissent et se donnent entre elles les « bons plans », c'est-à-dire « là où ça prend vite ».